

de Russie, s'est trouvé engagé, par suite d'ordres reçus à déclarer dans une Note, datée du 10 de ce mois, que le Pacte sus-mentionné serait la base sur laquelle la légation impériale de Russie continuerait d'entretenir, par l'organe du Directoire fédéral de Berne, les relations d'amitié existant entre la Confédération suisse et la Russie.

« S. Exc. a déclaré de plus, que ces rapports seront continués aussi longtemps que la base de laquelle découle le pouvoir conféré au Directoire actuel et exercé par le canton de Berne, n'aura point entamée dans son essence, ni viciée dans son esprit.

« Autant il est agréable au conseil d'Etat du canton de Berne, comme Directoire fédéral, d'entrer en rapport d'affaires avec S. Exc. autant il doit sincèrement regretter que ces relations aient commencé d'une manière inusitée et peu conforme à ce qui s'est pratiqué jusqu'à présent à cet égard.

« Les président et conseil d'Etat du Directoire fédéral de Berne, se font constamment un devoir de cultiver soigneusement et de consolider toujours davantage, sur la base d'une entière réciprocité, les rapports internationaux que la Confédération suisse aime à entretenir avec tous les Etats amis.

« Quant à ce qui concerne la gestion par le Directoire des affaires fédérales, qui se rapportent directement aux intérêts, fédéraux de la Suisse, les président et conseil d'Etat du Directoire de Berne ne peuvent s'empêcher de faire observer à S. Exc., qu'à l'égard de cette gestion, ils sont responsables vis-à-vis des cantons confédérés seulement, et que, tout en s'efforçant de remplir consciencieusement les obligations qui leur sont imposées par leur position, ils sont d'un autre côté fermement résolus à sauvegarder l'indépendance de la Confédération suisse et de ses autorités établies en vertu du Pacte, bien déterminés qu'ils sont à s'opposer à toute tentative quelconque d'intervention dans les affaires intérieures de la Confédération.

« Les président et conseil d'Etat du Directoire de Berne, saisissent cette occasion d'assurer S. Exc. M. le baron de Krudener, de leur haute considération. »

Ami de la Rel.

MEXIQUE.

— Nous avons enfin reçu de l'armée des nouvelles plus intéressantes et plus complètes que nous n'en avons eu depuis longtemps. Elles apportent aux Etats-Unis, avec l'annonce d'un nouveau succès, des sujets de regrets et d'inquiétudes.

Une position importante, la passe, connue sous le nom de Posa del Norte, à quelque distance de Chihuahua, est au pouvoir des troupes américaines qui l'ont conquise à la pointe d'une victoire. Cette fois, les vainqueurs sont partie de l'armée du général Kearny et l'on suppose qu'ils sont sous le commandement du colonel Price. En se dirigeant de Santa Fé sur Chihuahua, ils trouvèrent au Posa del Norte un corps d'environ 1000 hommes dont 480 réguliers et le reste recruté dans les alentours. Ces troupes étaient commandées par un officier nommé Cuyuti; mais il était malade, et avait été obligé de remettre le commandement à un nommé Vidal, homme sans talent militaire. (Ceci est la version des journaux mexicains.) Vidal, après avoir refusé une entrevue au chef des américains, fit charger par la cavalerie, forte de 500 hommes et à la tête de laquelle était un officier nommé Ponce. Celui-ci fut blessé au premier choc, et aussitôt les recrues se débandèrent, jetant le désordre dans tous les rangs et abandonnant dans leur fuite une des quatre pièces de canon qui composaient l'artillerie mexicaine. Vidal, loin de s'efforcer de les rallier, s'enfuit d'une seule traite jusqu'à Carrizal à 40 lieues du théâtre de la bataille. On ignore la perte de part et d'autre.

Les Américains, au nombre de 600 hommes de cavalerie, et 400 d'infanterie, prirent alors possession du Posa del Norte. Les correspondances de Tampico assurent même qu'ils ont pénétré et arboré le drapeau de l'Union dans Chihuahua. — Il est certain que, maîtres de la seule position qui défendait la ville, ils n'éprouveront aucune difficulté à s'emparer de celle-ci; toutefois, les dernières dates de Mexico ne parlent encore que de la prise du Posa del Norte.

Mais, ainsi que nous l'avons dit, la joie de ce succès est troublée par divers incidents survenus sur d'autres points. Ainsi il est avéré que le lieutenant Ritchie, (qui est probablement un des parents de l'éditeur de l'Union de Washington,) expédié par le général Scott au général Taylor, n'a pu remplir sa mission. Le terrible lazo mexicain est venu l'arrêter dans sa route, entre Camargo et Monterey, et les dépêches dont il était porteur sont tombées entre les mains de l'ennemi. L'escorte de dix dragons qui l'accompagnait paraît avoir partagé son sort, bien qu'une correspondance assure qu'ils sont arrivés à Victoria. Mais indépendamment des circonstances qui ont pu l'accompagner, le fait même de la saisie des dépêches à une gravité toute particulière, en ce qu'elles contenaient, dit-on, les confidences les plus explicites du nouveau général-en-chef et le secret de tous ses plans. — On comprend, s'il en est ainsi, quel contre-temps la révélation de ces projets aux Mexicains pourrait apporter aux opérations qui se préparent en ce moment.

Plus loin, à trente milles en avant de Saltillo, un corps avancé de quatre-vingts cavaliers américains (des correspondances mexicaines disent huit cents et placent le théâtre de cet exploit près de Victoria) a été entouré par le général Minon et forcé de se rendre. Parmi les prisonniers figurent les majors Borland et Gaines et le capitaine C. M. Clay. C'est la seconde surprise qui fait tomber un parti considérable entre les mains des Mexicains. Cette double leçon et la mort du lieutenant Ritchie doivent être pour les américains un avis de se tenir à l'avenir sur leurs gardes. Le tems où ils pouvaient s'aventu-

rer sur les routes avec autant de sécurité que dans l'intérieur des Etats-Unis est passé aujourd'hui. La guerre d'invasion peut, pendant un certain tems, ressembler à une promenade, lorsqu'on a affaire à une population abâtardie, mais tôt ou tard il faut que la lutte occulte et partielle de la nationalité contre l'étranger ait son tour.

(*Courrier des Etats-Unis.*)

ÉTATS-UNIS.

Emigration et misère. — Il est arrivé avant-hier à New-York 1126 passagers d'Europe, la plupart dans un état de misère et de nudité navrantes. Sur le Rascius un enfant est mort de marasme et une pauvre mère était entourée de douze enfants presque tous nus dont quatre étaient attachés ensemble avec un vieux châle pour tous vêtements. Ces malheureux presque tous Irlandais s'accordent à dire qu'ils n'avaient plus chez eux qu'une alternative, fuir à tout prix ou mourir.

Incendie. — Un incendie désastreux a éclaté à New-York dans la nuit d'avant-hier, dans les maisons occupant les Nos. 299 à 304 de Water street. 2,000 balles de coton ont été détruites. La perte totale est estimée à \$100,000 dont \$88,000 sont couvertes par des assurances.

Quelque personnes de campagne nous ont demandé de leur donner le prix du marché, cela peut convenir tant à celui qui achète qu'à celui qui vend; et il entre dans l'éducation d'un jeune homme de connaître le prix des choses qui se consomment; nous donnerons donc de tems à autre le prix des articles les plus communs, surtout lorsqu'il y aura un changement considérable au marché.

Prix du marché, corrigé par le Clerc du-Marché.

	s.	d.	à	Marché, 5 mars 1847.
Bled par minot,	6	0	à	6 2
Avoine, "	2	0	"	2 4
Orge, "	2	9	"	3 1 1/2
Pois, "	4	0	"	5 3
Sarrasin "	2	6	"	2 9
Seigle, "	3	0	"	3 9
Patates, par boisseaux,	3	0	"	3 0
Fèves américaines "	3	9	"	4 0
Bœuf, par livre,	3		"	6 1/2
Lard "	3		"	5 1/2
Fromage "	6		"	7 1/2
Sucre d'érable,	5		"	6
Œufs, par douzaine,	1	3	"	1 6
Dinde, vieux, par couples,	6	0	"	6 7
" jeunes,	5	0	"	6 0
Oies, par couples,	4	9	"	5 6
Canards, "	2	6	"	3 4
Volailles,	1	10	"	2 1
Poulets,	1	8	"	3 0
Ferret,	1	8	"	2 6
Fleur par quintal,	14	0	"	—
Farine d'avoine,	9	0	"	12 6
Bœuf par 100 livres,	25	0	"	30 0
Lard frais "	35	0	"	37 0
Oignons par minot.	2	0	"	3 0

LE KNOT.

CHAPITRE 3.

SUITE.

— Eh bien ! dit le comte en s'adressant à ses amis, vous voyez si mes prévisions étaient justes ? C'est que dans le déplorable état où nous nous trouvons réduits, et malgré notre faiblesse, nous n'avons plus d'autre règle que le désespoir. Tout nous devient meilleur que le joug odieux qui nous accable; et si nous ne réussissons pas à nous en délivrer, les plus impatients du moins, auront su se rendre libres par une mort glorieuse. Mais, du reste, nous n'avons plus à délibérer que sur les moyens d'agir promptement et vigoureusement. Tout autre discours serait inutile et hors de saison.

— Quant à moi, s'écria Stanislas en frappant joyeusement des mains, je me soucie autant de Pélôquène de Démosthènes et de Cicéron que de tous les ukases de sa majesté impériale. Je ne veux plus entendre d'autres discours que ceux de la mousqueterie et du canon, et je ne demande plus rien que de me trouver, l'épée au poing, en face de nos puissans seigneurs les Russes, fussent-ils vingt contre un.

— Ce désir-là sera probablement bientôt exaucé, mon jeune ami, reprit le comte en serrant énergiquement la main de Stanislas, et je crois pouvoir dire que vous aurez à vos côtés et sur la même ligne tous ceux qui nous écoutent en ce moment, avec leurs amis et les amis de leurs amis.

En parlant ainsi, le regard du comte s'attachait sur Raphaël comme pour provoquer sa réponse. Celui-ci ne la fit pas attendre, et sans hésiter :

— Pour la dernière fois, comte, dit-il avec un singulier accent de tristesse et de fermeté, laissez-moi vous répéter que je ne puis attendre le salut de la Pologne d'un coup de désespoir, mais bien d'un stoïque et long dévouement. Je n'ai pu réussir à vous faire partager